

Compte rendu de lecture par Christy Shields-Argelès
de l'ouvrage de John Coveney
*Food, Morals and Meaning: The Pleasure and Anxiety of Eating*¹,

Dans l'introduction de son livre, John Coveney invite le lecteur à « réfléchir au nombre de fois où les gens parlent d'eux-mêmes en 'bien' ou en 'mal' en fonction de la qualité nutritionnelle de ce qu'ils ont mangé » (p. xii-xiii). Puis il donne des exemples typiques de phrases que ses lecteurs ont pu entendre ou prononcer eux-mêmes : « J'ai fait quelque chose de mal aujourd'hui : il y avait trop de graisses et de sucre dans cette barre chocolatée », ou encore « Je mérite bien cette friandise sucrée et gélatineuse vu que je me suis bien comporté jusque-là cette semaine » (p. xiii). Recourant à une stratégie d'écriture courante en sciences sociales, il commence donc par identifier ce que son public prend à son avis pour une croyance « naturelle » ou « universelle », en l'occurrence l'idée que « une bonne alimentation suppose de se soucier moins du plaisir physique résultant de l'acte de manger et de s'intéresser davantage aux effets sur la santé de nos habitudes alimentaires » (p. xiii). Puis, dans un deuxième temps, il examine la façon dont cette équation « naturelle » résulte très largement de constructions culturelles et historiques. Dans le cas présent, il avance que le discours nutritionnel contemporain en Australie (ainsi qu'aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne) est à la fois une science et un code éthique qui informe sur la façon dont les individus de ces pays comprennent la « vérité » ainsi énoncée sur leurs corps et leurs habitudes alimentaires, donc une grille de lecture morale qu'ils utilisent pour juger à la fois d'eux-mêmes et des autres.

Avant de revenir plus en détail sur cette analyse, il convient toutefois de noter que les Français ne constituent pas le public cible de l'ouvrage. En d'autres termes, même si certains d'entre nous ont pu entendre ou proférer des propos similaires à ceux mentionnés plus haut, ce genre de remarques ne domine pas les conversations quotidiennes et les discours institutionnels au même degré qu'en Australie (pays d'origine de Coveney), au Royaume-Uni ou aux Etats-Unis (où l'ouvrage a reçu un accueil très favorable de la part des chercheurs sur l'alimentation). Comment, dans ces conditions, lire ce livre en France ? Il serait facile de le considérer simplement comme une illustration de plus de la logique puritaine anglo-saxonne contre laquelle nous nous évertuons souvent à nous définir. Après tout, Coveney montre qu'une éthique issue du protestantisme ascétique est encore à l'oeuvre aujourd'hui. En rester à

¹ New York, Routledge, 2006, 2nd edition

ce niveau de lecture, cependant, reviendrait à la fois à simplifier outre mesure l'ouvrage et à renforcer une image des Anglo-Saxons – celle de populations assujetties à un dogme religieux plutôt que dépositaires de riches traditions culturelles – qui tend à brouiller nos problématiques de recherche et nos analyses plutôt qu'à les clarifier. Je suggère donc à l'inverse que le propos de Coveney est intéressant non seulement parce qu'il complexifie la vision habituelle de cet « autre » puritain que nous chérissons en France, mais aussi parce qu'il nous incite à réfléchir davantage au discours nutritionnel : à mieux percevoir la force d'un discours qui détermine la compréhension que nous avons de nous-mêmes et des autres, de notre alimentation et de notre condition moderne. Coveney nous montre que la morale inscrite dans le discours nutritionnel a certes sans doute ses racines dans le protestantisme, mais que cette éthique se sécularise entièrement au cours des XIXe et XXe siècles ; en d'autres termes, que ce que l'on faisait autrefois pour Dieu, on le fait aujourd'hui par adhésion aux lois abstraites de la science (ou bien encore de l'Etat ou du marché). En somme, les savoirs et les pratiques associés à cette science tendent à la fois à objectifier le corps (façonnant ainsi la compréhension que nous en avons et la relation que nous entretenons avec lui) et à pousser le sujet moderne à répondre d'une certaine façon à la situation d'abondance et de choix qui caractérise le monde d'aujourd'hui, à savoir par le contrôle de soi et la retenue. Alors que la France continue à intégrer l'approche nutritionnelle au niveau national², les travaux de Coveney pourraient aider le public français – chercheurs, médecins, nutritionnistes, industriels, politiques, mangeurs – à s'interroger davantage sur les implications et conséquences socioculturelles plus larges d'une science en apparence objective (ou dénuée de présupposés moraux)³.

Dans la mesure où nombre de lecteurs de ce compte rendu n'auront sans doute jamais accès à l'ouvrage même, qui n'est pas traduit, nous suivrons le raisonnement dans l'ordre des chapitres et proposerons un nombre important de citations – sans prétendre toutefois couvrir tous les aspects d'un livre très riche sur le plan théorique. Globalement, même si l'auteur ne présente pas les choses de cette façon, l'ouvrage se compose de trois parties. Les chapitres 1 et 2 présentent le cadre théorique de Coveney, inspiré principalement par les travaux de

² Cette évolution, initiée par le premier Programme National Nutrition Santé (2001-2005), a été prolongée par le deuxième PNNS (2006-2010) et la réflexion sur le PNNS 3 est en cours.

³ Les travaux de Coveney font partie d'un courant scientifique anglo-saxon en plein essor qui mène une critique sociale et culturelle du discours nutritionnel. Citons notamment les ouvrages d'autres chercheurs australiens : Deborah Lupton, *Food, the Body and the Self*, Londres, Sage Publications, 1996 ; John Germov et Lauren Williams (dir.), *A Sociology of Food and Nutrition : The Social Appetite*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

Foucault sur le discours, le pouvoir et l'éthique et leur rôle dans la formation du sujet moderne ; les chapitres 3 à 6, eux aussi d'inspiration foucauldienne, analysent le développement historique du discours nutritionnel ; les chapitres 7 à 10 appliquent les résultats de cette analyse aux pays anglo-saxons (et en particulier à l'Australie).

Les chapitres 1 et 2 sont consacrés essentiellement aux aspects de l'oeuvre de Foucault qui permettent à Coveney d'analyser l'abondance et le choix caractéristiques de l'alimentation aujourd'hui. Il commence par revenir sur la définition foucauldienne du discours (et du pouvoir) pour fonder théoriquement son approche du discours nutritionnel. Selon lui, si l'on suit Foucault,

« Le discours peut être compris comme un ensemble de savoirs ou de disciplines qui constituent en tant que tels les pratiques disciplinaires. En ce sens, discours peut signifier 'tout ce qui restreint, mais, également, ce qui permet d'écrire, de parler ou de penser dans des limites historiques spécifiques' (McHoul 1994, p. 944). Les discours sont donc 'productifs' dans la mesure où ils produisent un savoir. En outre – et c'est important – ces savoirs et ces disciplines sont historiquement constitués (Foucault 1992). » (Coveney, p. 4-5).

Coveney revient également sur la notion foucauldienne de « gouvernementalité » qui, appliquée au domaine de la nutrition, renvoie à « la façon dont le savoir nutritionnel est disséminé par toute une série de pratiques et de techniques (sondages, études, comparaisons, normalisations) ainsi qu'à la façon dont des savoirs, des problèmes, des préoccupations et des stratégies de correction nouveaux apparaissent en retour » (p. 9). Les « technologies du soi » jouent également un rôle ici, comprises comme des stratégies par lesquelles on développe un « rapport à soi » ou une « éthique ». En somme, le sujet moderne « est un sujet qui se connaît et se comprend comme objet à travers les technologies de savoir et de pouvoir, et il est un sujet qui se connaît à travers les technologies du soi appliquées au soi par le biais des pratiques éthiques » (p. 13). Ainsi, au sein d'un même cadre théorique, le discours nutritionnel est conçu comme imposé à la fois par l'extérieur (par diverses pratiques et techniques de discipline) et par l'intérieur (dans la mesure où l'individu internalise le cadre éthique implicite du discours). Dans le chapitre 2, Coveney avance ensuite que la problématisation de l'alimentation par la nutrition prend de nombreuses formes, mais que tous les modèles qui en relèvent visent à la formation d'un sujet individuel ou collectif qui tende à l'autoréflexion et à l'autorégulation. Cela résulte selon lui « des formes modernes de

gouvernement auxquelles sont soumises les populations, avec, premièrement, la dissémination des sciences humaines qui visent à normaliser les activités quotidiennes, et, deuxièmement, la promotion de méthodes d'autoréflexion et d'autorégulation par le biais de pratiques relevant de la pédagogie chrétienne » (p. 23). En d'autres termes, le discours nutritionnel est calqué sur (et recycle) une éthique protestante pré-existante.

Dans le chapitre 3 (*The Greeks to the Christians: From ethics to guilt*), Coveney examine le rapport à l'alimentation et au plaisir de trois époques différentes de la civilisation occidentale : la Grèce antique (IV^e siècle avant J.-C.), la Rome impériale (II^e siècle après J.-C.) et le Moyen-Âge. A l'instar, ici aussi, de Foucault (et en particulier de son étude sur la sexualité), Coveney ne livre pas une histoire détaillée de ces trois époques, mais cherche à faire ressortir les continuités et discontinuités historiques qui marquent la façon dont on a compris le soi et l'alimentation. Pour ce qui est des continuités, Coveney soutient, à l'instar de Foucault, que les devoirs et les codes moraux font preuve d'une relative stabilité au cours de l'histoire. Dans le cas qui nous occupe, il montre que les plaisirs associés à l'alimentation ont toujours été un problème (et cela dès la Grèce antique, par exemple). Ce qui change, selon lui, ce sont l'ordre normatif et l'éthique au travers desquels on définit et résout le problème. Chez les Grecs, par exemple, il s'agissait d'un ordre civique où la conduite éthique de l'individu était directement liée à son statut d'homme libre et de citoyen. La notion grecque de *diététique* jouait un rôle central, « lien intime entre santé, médecine et philosophie de la vie qui s'appliquait à l'exercice, l'alimentation, la boisson, le sommeil et les relations sexuelles » (p. 27). Les Grecs s'efforçaient de se montrer dignes du statut de citoyen par la modération et la maîtrise de soi, tout particulièrement à l'égard du plaisir. Si l'appétit était considéré comme naturel, « y céder sans retenue était considéré comme laid et inconvenant » (p. 27). Pour les premiers chrétiens, en revanche, l'ordre normatif était religieux, fondé sur la volonté de Dieu. La nourriture et l'appétit étaient associés à des péchés comme la convoitise ou les « plaisirs de la chair », la maladie considérée comme une manifestation du mal et du péché qui ne pouvait être traitée que par la purification de l'âme. Aussi les premiers chrétiens cherchaient-ils à éradiquer le plaisir ; et une alimentation correcte était vue comme une obligation envers Dieu. S'affranchir de cet ordre était répréhensible dans les deux sociétés, mais de façon différente : pour les Grecs, cela revenait à sortir du chemin vers la raison et la « vérité », pour les chrétiens, cela revenait à un péché mortel. Coveney termine son chapitre en relevant les différences notables entre ces époques et aujourd'hui. Il note d'abord qu'il n'y a rien chez les Grecs, les Romains ou les premiers chrétiens qui ressemble à la notion de choix, alors qu'il s'agit de l'ordre normatif qui détermine notre éthique aujourd'hui dans le domaine de

l'alimentation. Ensuite, il attire l'attention sur les différentes conceptions de la subjectivité qui se jouent là. Les premiers Grecs, par exemple, ne connaissaient pas de soi « authentique » auquel comparer un soi « inventé », alors qu'il y a dans la culture moderne un besoin de retourner au « vrai » soi et un « besoin permanent de se déchiffrer soi-même comme sujet de désir » (p. 44). En d'autres termes, il y a aujourd'hui une « quête permanente de soi par le biais de l'attention à soi, du souci de soi et de la verbalisation de soi » (p. 44). Comme nous le verrons, Coveney s'appuie sur ces deux idées plus loin dans l'ouvrage lorsqu'il explore le discours nutritionnel dans l'Australie contemporaine.

Dans le chapitre 4 (Religion and reason: The emergence of a discourse on nutrition), Coveney relie l'émergence du discours nutritionnel aux Lumières et au protestantisme ascétique. Il se concentre en particulier sur l'oeuvre de Kant et la façon dont « la vie publique de l'individu s'imprègne de son éthique personnelle, laquelle (...) se fonde sur la loi universelle de la raison morale. En d'autres termes, le sujet moderne devient en même temps empirique et transcendantal. Pour reprendre la formulation de Rose, 'Kant a fait de la conscience individuelle le fondement sacré de la raison (morale) pratique (Rose, 1990, p. 318) » (p. 51). Puis Coveney s'appuie sur différents travaux universitaires pour illustrer la façon dont la nutrition, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, devient une discipline à la fois scientifique et spirituelle. Examinant par exemple les mouvements ayant émergé en Grande-Bretagne (on pense aux travaux de George Cheyne), aux Etats-Unis (on pense à Sylvester Graham), en Australie ou en Allemagne, il montre comment la nutrition met en valeur et relie entre eux des facteurs comme la rationalisation de l'alimentation, l'éradication des maladies (et donc l'hygiène et la propreté), le reniement de soi et la pureté de l'âme. Selon lui, on assiste durant cette période à la naissance d'une cosmologie morale où le contrôle de soi et la pureté d'une vie ascétique s'opposent à « l'indolence, la fausseté et la corruption » de ceux (comprendre : les riches) qui se complaisent dans l'abondance et l'excès. Coveney se concentre en particulier sur les travaux de Wilbur Atwater aux Etats-Unis, parce qu'ils fournissent « un bon exemple de la nutrition moderne fonctionnant comme science empirique et discipline spirituelle » (p. 62). Atwater est un des fondateurs de la nutrition comme science empirique, et ses travaux sont aujourd'hui encore largement utilisés par les nutritionnistes. Ainsi, « les facteurs d'Atwater servent encore à calculer la quantité d'énergie apportée par les graisses, les protéines et les hydrates de carbone, donc à mesurer indirectement la valeur calorique des aliments » (p. 60). Mais les travaux scientifiques d'Atwater étaient également liés à des impératifs moraux, tant chez Atwater lui-même que chez ceux qui l'utilisèrent comme un des fondements des « sciences domestiques », ce mouvement d'éducation (des

femmes) qui se répandit à travers tous les Etats-Unis au cours de la première moitié du XX^e siècle⁴. Atwater, par exemple, ne voyait « guère de place pour le goût, et a fortiori pour le plaisir dans l'alimentation ». Au contraire, la nécessité d'être « frugal et économe et de ménager les ressources naturelles » faisait partie intégrante du bon usage de la nutrition, même si « la justification de telles pratiques relevait maintenant de la science et s'appuyait à la fois sur le rationalisme et l'empirisme » (p. 63).

Les chapitres 5 (Paupers, prisoners and moral panics : refining the meaning of nutrition) et 6 (The nutritional policing of families) portent tous deux sur les contextes dans lesquels le discours nutritionnel contemporain se développe et s'applique. Le chapitre 5 explore la façon dont la nutrition, en tant que discipline scientifique et spirituelle, a servi à « gouverner » ou « policer » les populations qui ne cadraient pas avec l'ethos productif des sociétés du « laissez-faire » capitaliste de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle (les pauvres, les vieux, les femmes, les enfants, les criminels). Coveney observe ici comment les statistiques (qui s'intéressent « aux pratiques et à la conduite des gens, mais aussi au degré de moralité de leurs actions ») ont été utilisées pour contribuer à mettre en place des institutions comme les maisons de correction en Angleterre. Dans de tels contextes, les sciences nutritionnelles sont utilisées comme fondement pour surveiller (ranger en catégories, classifier) puis discipliner des populations 'confinées' physiquement et socialement dans des institutions fermées. Coveney revient ainsi sur la façon dont la fadeur de l'alimentation (son manque de texture et de goût), la taille des portions (de petites rations déterminées à partir de calculs scientifiques basés sur la masse corporelle et les calories) et leur prix (le meilleur rapport entre coût et apport nutritif) ont été explicitement développés à partir de méthodes et mesures « scientifiques » dans l'objectif de discipliner les corps et les âmes des détenus.

Le chapitre 6 continue dans le même registre, mais en se concentrant plus spécifiquement sur la famille comme lieu de dissémination du savoir, de la discipline et du cadre moral ascétique nutritionnels. Les statistiques, la législation, le développement et la mobilisation de diverses institutions (cliniques de quartier, écoles, etc.) apparaissent comme une façon de placer sous surveillance et de discipliner les familles (tout particulièrement les mères et les enfants). Coveney identifie les institutions philanthropiques du XIX^e siècle en Angleterre, aux Etats-Unis et en Australie comme des forces majeures dans l'élaboration de réponses scientifiques et spirituelles aux problèmes moraux de la vie de famille (l'alcoolisme, la promiscuité, l'alimentation). Selon lui, ces mouvements ont largement préparé la voie au

⁴ Ce mouvement a également été décrit par d'autres chercheurs. Cf. par exemple Levenstein 1988 et 1993 et Shapiro 1986.

développement ultérieur des services publics. Ainsi, dans l'entre-deux-guerres, un nombre important de mouvements se sont concentrés sur la nutrition dans le cadre familial (par exemple les programmes publics de santé infantile et juvénile dans les écoles et les foyers municipaux, les programmes scolaires d'éducation ménagère, la rhétorique des arts ménagers véhiculée par les médias et l'industrie alimentaire). Cependant, il fallut attendre la Seconde guerre mondiale pour que le « gouvernement » nutritionnel et l'éthique nutritionnelle atteignent une forme d'apogée dans ces pays ; Coveney note ainsi : « Durant cette période, les discours nutritionnels ont été relayés auprès des familles, et en particulier des femmes, par les professionnels, les médias, les producteurs, les syndicats et d'autres, avec pour message explicite d'utiliser au mieux les ressources à disposition et de réduire le gaspillage » (p. 91).

Les chapitres 7 (Nutrition landscapes in late modernity) et 8 (Nutrition homescapes in late modernity) forment une paire : le premier explore les « paysages nutritionnels », c'est-à-dire « l'étendue croissante d'un savoir et de raisonnements nutritionnels qui appréhendent l'alimentation en termes scientifiques et médicaux » (p. 95) ; le deuxième les « espaces domestiques nutritionnels », c'est-à-dire « l'incorporation du discours nutritionnel dans la vie des individus, particulièrement au niveau de la famille » (p. 96). Dans le 7^e chapitre, Coveney considère la façon dont « le discours nutritionnel circule dans la culture occidentale contemporaine », même s'il précise dans le chapitre qu'il se concentre sur la réception de la science nutritionnelle en Australie, de la Seconde Guerre mondiale à nos jours. Une fois encore, il s'efforce de maintenir la double perspective adoptée dans la première partie de l'ouvrage : considérer à la fois ce qui « gouverne les choix alimentaires » – c'est-à-dire les nouveaux raisonnements, calculs et tactiques qui se sont développés au cours des cinquante dernières années avec une attention toute particulière pour les questions de santé nutritionnelle et de bonheur individuel » (p. 92) – et l'éthique de la nutrition, c'est-à-dire les valeurs morales attachées à ces prescriptions scientifiques. Coveney commence par montrer que la nutrition contemporaine est inscrite dans un ordre caractérisé par des discours d'abondance et de choix. Il note ensuite que la nutrition gagne en popularité en Australie dans les années 1960, au moment où la vie quotidienne est de plus en plus marquée par le confort, les loisirs et les distractions, et par un nouveau discours du « mode de vie ». A mesure que les maladies infectieuses comme la tuberculose sont mieux maîtrisées, l'attention se reporte sur des « maladies chroniques » comme les problèmes cardiaques, où l'on insiste davantage sur l'impact du comportement individuel sur la santé. Une fois encore, les études statistiques permettent de disséquer les comportements, et on s'intéresse bien sûr de près aux habitudes alimentaires, ainsi qu'à d'autres pratiques comme le fait de boire, de fumer, de faire ou non de

l'exercice. Le terme de « mode de vie » est donc apparu « pour décrire la façon dont un individu *choisissait* certains comportements prédisposant à la maladie. 'Mode de vie' impliquait également que les habitudes personnelles étaient affaire de discrétion et pouvaient être modifiées en toute autonomie, que les individus étaient en mesure de décider de rectifier certains comportements et que chacun avait la responsabilité de bien vivre en se disciplinant et en modifiant ses choix de vie (Coreil et Levin, 1984: 105) » (p. 98). La combinaison de ces deux discours – sur l'abondance et 'l'excès' d'un côté, sur l'impact du 'mode de vie' sur la santé de l'autre – a engendré une « anxiété vis-à-vis des conséquences morales de la gourmandise et de l'indolence et une aspiration au salut spirituel par l'ascétisme (...). Si les discours modernes sur le 'mode de vie', basés sur la raison et la rationalité scientifique, étaient moins religieux dans le ton employé, ils n'en restaient pas moins 'pastoraux' par les buts et objectifs poursuivis. En d'autres termes, ils étaient tournés vers le salut, ils étaient ascétiques par nature et ils étaient individualisés » (p. 99-100). Au cours des trente années suivantes, la recherche médicale et épidémiologique a établi un lien de plus en plus étroit entre la nutrition et les 'maladies liées au mode de vie', renforçant tout un corps de connaissances et les codes moraux associés.

Pour Coveney, ce changement a affecté de manière significative la façon dont les gens se représentent leur santé : « Maintenant que les comportements d'un individu pouvaient être catégorisés selon les facteurs de risque de leur 'mode de vie', nul ne pouvait être vraiment en bonne santé. Chacun avait nécessairement dans sa vie un comportement à risque, aussi trivial fût-il. En fait, on pouvait maintenant se représenter les modes de vie des individus comme une collection de 'facteurs de risque' » (p. 100). La génétique ne faisait que compliquer encore la donne, puisque les parents pouvaient eux aussi être considérés comme un « risque ». Ceci a donné lieu à un développement rapide des technologies de surveillance et de gouvernement, dans la mesure où il fallait désormais davantage d'outils et de tests pour détecter ces « facteurs de risque ». Coveney formule les choses ainsi : « C'est tout un 'paysage de la nutrition' qui s'ouvre désormais : tout un espace structuré autour de nouveaux points d'observation d'où placer sous surveillance la fragilité de l'alimentation à partir, d'une part, d'un ensemble de critères diététiques (normalisés sous forme d'objectifs, de buts ou de directives à partir desquels juger les pratiques alimentaires) et, d'autre part, de tout un éventail d'indices biochimiques, de données anthropométriques ou de mesures corporelles » (p. 101). Dès lors, il n'y a plus guère de raison de limiter l'évaluation des maladies et le diagnostic aux hôpitaux ou aux cliniques. Au contraire, la surveillance et la discipline se sont généralisées : « En Australie, les campagnes de sensibilisation et de surveillance sanitaire ont pénétré le

tissu social par le biais de contrôles aléatoires du ‘mode de vie’ dans toute une série d’espaces publics comme les centres commerciaux, les clubs de sport, les lieux de travail et de loisirs » (p. 101). A mesure que l’on découpe la population australienne en catégories relevant des habitudes alimentaires ou des maladies liées à l’alimentation, ajoute Coveney, de nouveaux « régimes de vérité » font leur apparition. Il note ainsi qu’on associe très communément aujourd’hui les « maladies de l’abondance » (diseases of affluence) aux populations « les moins riches » (less affluent) des pays industrialisés. Conclusion : la nutrition moderne est « une technologie de pouvoir qui objectifie les corps en fonction de certains résultats. La nutrition constitue les sujets en objets par le biais de connaissances sur la taille et la forme de leurs corps (en fonction des valeurs recommandées), leur métabolisme, par exemple les taux de lipides sanguins tels que les lipoprotéines de basse ou de haute densité (en fonction des valeurs recommandées), la qualité et la quantité des aliments qu’ils consomment (là encore en fonction des valeurs recommandées) et leurs pensées et sentiments vis-à-vis de l’alimentation et de la santé » (p. 103-04).

Dans le chapitre 8 (Nutrition homescapes in late modernity), Coveney avance que, dans la période contemporaine, la famille a été soumise un peu plus encore à l’examen critique des sciences nutritionnelles. Il se penche en particulier sur l’impact que la notion de choix, le discours sur les droits de l’enfant et la contre-culture des années 1960 ont pu avoir sur la nutrition. Il montre ainsi d’abord que la notion de choix, dans le domaine alimentaire, a pris un caractère problématique nouveau après-guerre dans les pays anglo-saxons. Ainsi, les produits industriels ont rapidement submergé les foyers, et s’ils correspondaient à une expérience d’abondance et de choix, ils ont fini par être également associés aux maladies du « mode de vie » (dans la mesure, par exemple, où ils contenaient souvent des quantités excessives de graisses et de sucres). La place de l’enfant et son éducation ont également changé dans l’après-guerre. Ainsi, selon Coveney, on a commencé à se représenter les notions de choix et de liberté comme des droits (et devoirs) des enfants. Les habitudes alimentaires des enfants sont devenues un des lieux importants du développement de leur autonomie et de leur faculté de choisir. Pris entre la nécessité d’éduquer leurs enfants de façon à en faire des individus autonomes et heureux et le devoir de s’assurer qu’ils soient nourris sagement, les parents en sont arrivés à vivre l’alimentation de leur progéniture comme un problème de plus en plus difficile. D’autant que s’est ajoutée à cela la pression sociale intense exercée sur les parents – par les médias, l’école, l’édition, la grande distribution – pour qu’ils s’occupent à tout instant du bien-être physique et émotionnel de leurs enfants (et en particulier par l’alimentation). Enfin, selon Coveney, si les mouvements contestataires des années 1960 (en

tous cas en Australie, en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis) se sont caractérisés par une certaine permissivité à l'égard de la sexualité et des drogues, en revanche, ils ont adopté des positionnements fortement moraux dans leur rapport à l'alimentation, au corps et à l'environnement. Au-delà de leurs différences, ces mouvements partageaient une préoccupation d'ensemble : l'idée que « 'la nature' avait été éclipsée et subvertie par 'la science' » (p. 115). En ce sens, les mouvements des années 1960 n'ont pas été sans rappeler les mouvements plus anciens d'un Sylvester Graham ou d'un John Harvey Kellogg, dans la mesure où, là aussi, « on préférait les aliments 'naturels' ou 'entiers' (*whole*) aux produits transformés ou raffinés (*processed or refined*) et où la consommation de viande était mal vue » (p. 115). Au lieu de considérer la contre-culture comme un mouvement ayant affecté les choix des consommateurs et l'industrie alimentaire (comme l'ont fait Warren Belasco et Harvey Levenstein), il faut selon lui voir l'affinité entre les discours des années 1960 et les changements dans les attitudes vis-à-vis de l'alimentation comme résultant d'un même rapport au « mode de vie » moderne : d'une même préoccupation morale à l'égard de et d'une même volonté de gouverner (ou de contrôler) « l'abondance et les excès de *homo sedentarius* » (p. 116). Au lieu d'opposer une résistance au discours nutritionnel, les mouvements contestataires des années 1960 l'ont renforcé en promouvant et en justifiant en termes fréquemment nutritionnels les aliments non transformés et l'alimentation bio. Coveney considère même qu'ils ont ouvert de nouveaux espaces au développement de la nutrition. Ainsi, les interrogations sur l'alimentation « moderne » et ses effets sur la santé ont été intégrées par les sciences nutritionnelles et par une industrie désireuse de lancer des produits alimentaires contenant des composants vus comme sains par le mouvement alternatif (par exemple les fibres). Coveney conclut cette partie par une analyse extrêmement intéressante des obligations morales incombant à la famille aujourd'hui :

Il y a pour les sujets de la modernité une incomplétude manifeste qui signifie qu'ils sont en permanence en train de remettre en question et de problématiser leurs points de vue éthiques. Ils demeurent à jamais ces 'doublets empirico-transcendants' décrits par Foucault dans ses premières oeuvres (Foucault 1982)⁵, dans la mesure où ils mettent constamment en relation leurs expériences dans le monde et les catégories ou les choix moraux proposés par les discours experts. » (p. 120).

Dans le chapitre 9 (An ethnography of family food: Subjects of food choice), Coveney s'écarte de l'analyse historique et adopte une démarche ethnographique pour étudier la famille

⁵ *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 330 ou 329 (NdT).

australienne contemporaine. Ce chapitre s'appuie sur des entretiens approfondis avec 12 familles biparentales comprenant au moins un enfant âgé de 5 à 12 ans, entretiens conduits avec les parents (la mère, le père ou les deux), mais en l'absence des enfants. Coveney montre que, en ce qui concerne l'alimentation et la santé, les parents d'aujourd'hui, en Australie, sont pris dans tout un champ de connaissances et de surveillance nutritionnelles. En d'autres termes, il montre que le discours nutritionnel qu'il a défini jusque-là transparait aisément dans les propos que tiennent les parents sur la façon dont ils nourrissent leurs enfants. Il analyse ainsi la manière dont les conseils prodigués par les experts en nutrition façonnent l'investissement personnel des parents, à la fois en les informant et en leur fournissant une échelle à partir de laquelle juger ce qu'il est « bien » ou « approprié » de faire. Il montre comment les parents se servent de l'expertise nutritionnelle pour porter des jugements sur eux-mêmes et sur les autres. C'est par le biais des « technologies du soi » que les parents s'efforcent de s'amender et d'agir « comme il faut », tout particulièrement quand il s'agit de réguler et d'évaluer leurs actions et leurs objectifs. Dans cette partie, Coveney se concentre surtout sur le repas « familial », lieu où les parents exercent surveillance et discipline sur leurs enfants afin qu'ils adoptent des habitudes « nutritives » appropriées et développent un sens de l'autonomie, du choix, de l'économie et du contrôle de soi.

Le chapitre 10 (*The governmentality of girth*) ne figurait pas dans la première édition de l'ouvrage (publiée en 2000), mais a été rajouté pour la seconde (celle commentée ici). Coveney y examine la façon dont le discours nutritionnel a rationalisé le surpoids, et en particulier la façon dont il en est venu à être considéré comme un état pathologique, comme un indice d'« épidémie ». Fidèle à la double démarche suivie jusque-là, il explore tout d'abord « dans quelle mesure le problème du surpoids est peu à peu devenu un problème de gouvernement, entendu ici, comme précédemment, dans le sens d'un ensemble d'institutions, d'organisations et de services administrant les populations », puis il étudie dans un deuxième temps « la façon dont les calculs et raisonnements en termes de masse corporelle ont amplifié les préoccupations et inquiétudes des individus. L'impératif consistant à mesurer avec soin non seulement la quantité de nourriture ingérée – territoire attendu de la nutrition – mais également l'activité physique sous toutes ses formes n'a jamais été aussi grand. » (p. 142). Le chapitre est d'un intérêt tout particulier sur le sujet de l'obésité infantile. Dans la mesure où la « guerre contre le poids » a beaucoup visé les enfants (et leurs parents), Coveney se concentre sur les discours au sujet des enfants obèses ou en surpoids afin d'explorer la façon dont le « problème » de la corpulence est défini aujourd'hui en Australie (et au-delà). Pour ce faire, il distingue trois catégories mobilisées par le discours sur l'obésité infantile : « l'enfant

malade », « l'enfant à problème » et « l'enfant innocent ». A propos du premier, il note que, dès le XIX^e siècle, les évaluations du développement et de la croissance de l'enfant ont constitué autant de moments où s'est construite la relation parent-professionnel de santé. Selon lui, ces pratiques se sont accrues à mesure que de nouveaux outils de surveillance de l'obésité se sont développés. Ainsi, la « vie des enfants, en Australie, est devenue objet d'examen et a été mise en regard de toute une série de mesures du mode de vie, par exemple les activités physiques et les loisirs de l'enfant » (p. 149). Dans le même temps, l'image d'enfants « paresseux ou malades soulève des interrogations morales majeures quant au degré de protection dont jouissent les enfants vis-à-vis de certaines forces sociales corruptrices poussant à la fainéantise et à la gourmandise » (p. 150). Ce qui amène à la question des « enfants à problème ». Coveney se réfère de nouveau à l'idée selon laquelle, de nos jours, les enfants sont souvent perçus comme difficiles dès lors qu'il s'agit de repas familial et de choix alimentaire. La recherche universitaire et les médias se sont concentrés à la fois sur le fait que les enfants sont exposés à tout un éventail de conceptions de l'alimentation et du goût par des forces corruptrices comme la télévision ou les publicités de supermarché, lesquelles s'imposent ensuite dans les familles par le biais des caprices de l'enfant. Dans ce cadre, les enfants apparaissent comme les « agents du changement dans les familles, où (...) ils exigent des aliments nuisibles à la santé » (p. 152). D'où la troisième représentation à laquelle Coveney fait référence : « l'enfant innocent ». L'idée, ici, est que les enfants ont besoin d'être protégés contre les forces modernes de corruption telles que le « joueur de flûte électrique » (la télévision). Deux visions s'opposent : celle d'une enfance « vraie », innocente, et celle d'une enfance moderne où les enfants sont précoces, se font entendre et sont cyniques. Selon Coveney, le rôle des parents est lié à cette opposition par le biais d'un cadre moral rigide (souvent culpabilisateur) : « Montrer que l'on néglige ses devoirs envers soi-même en exhibant sa corpulence, c'est se livrer à d'incessantes critiques et stigmatisations publiques et aux affres privées de la culpabilité. Mais si se négliger soi-même est une chose, négliger ses enfants en est une autre, bien plus grave (...). C'est une façon de rappeler que les parents et la société en général n'ont pas protégé les enfants contre les forces extérieures qui cherchent à les priver de leur innocence et à la remplacer par la convoitise consumériste » (p. 154).

Voici, en quelques pages, l'essentiel de l'ouvrage de Coveney. Bien sûr, il y a quelques passages où le livre atteint ses limites ou bien pâtit de son parti pris géographique. Par exemple, si le concept de « plaisir » est central (et figure même dans le titre), Coveney n'offre pas de véritable définition critique du terme. Nous apprenons qu'il doit être combattu,

et, dans le troisième chapitre, Coveney le lie à l'appétit, mais il ne nous donne guère de précisions sur les objets, les actions, les groupes ou les significations qui s'y rattachent aujourd'hui ou ont pu s'y rattacher dans le passé. Quels aliments, par exemple, ou quels contextes procurent-ils du plaisir ? L'« ordre du choix et de l'abondance » évoqué par Coveney n'influence-t-il pas lui aussi les définitions modernes du « plaisir » ? Coveney avance qu'il y a un nombre croissant de publications sur le plaisir dans les domaines de la psychologie ou de l'anthropologie, mais il ne cite pas de sources. Un lecteur désireux d'approfondir sa compréhension critique du terme pourrait donc être déçu.

De la même façon, j'aurais aimé qu'il pousse plus loin l'analyse des populations les plus visées par le discours nutritionnel (les femmes, les enfants, les personnes âgées et les personnes malades – parmi lesquelles il faut désormais ranger les obèses). Coveney illustre très clairement la façon dont le discours nutritionnel se développe puis se reproduit, essentiellement par la surveillance et la discipline des exclus (ou membres non productifs) de la modernité, mais il ne va pas jusqu'au bout du raisonnement, à la différence d'autres auteurs (p. ex. Julier 2008) qui ont noté qu'une éthique de la responsabilité et du contrôle de soi rejette le plus souvent la faute et l'anxiété sur les populations les plus vulnérables.

Enfin, un public français pensera peut-être que Coveney abuse le lecteur (voire s'abuse lui-même) lorsque, en introduction, il affirme que son travail consiste à explorer la question du choix alimentaire dans la « culture occidentale », alors que toutes ses données viennent d'Australie, des Etats-Unis ou de Grande-Bretagne (et accessoirement d'Allemagne). De la même façon, il est dommage que la démonstration passe directement des « premiers chrétiens » au « protestantisme ascétique » en ne consacrant que quelques lignes au catholicisme, comme s'il s'était agi d'une brève halte sur le chemin de la modernité. Pour ce qui est de la première omission, on pourrait considérer qu'il essaie de situer son analyse par rapport à la modernité en tant que telle et non par rapport à telle ou telle culture nationale. Pour ce qui est de la deuxième, on pourrait considérer comme logique, vu que c'est le protestantisme, et non le catholicisme, qui constitue le pivot éthique du nutritionnisme, qu'il se concentre sur le premier plutôt que sur le dernier. Et il serait facile de faire abstraction de ces raccourcis s'il ne prétendait pas, à travers ses travaux, nous donner la possibilité de mieux comprendre la « culture occidentale ». Ce glissement de données anglo-saxonnes à des conclusions sur la « culture occidentale » en général revient, à mon sens, à gommer certaines différences (celles, par exemple, de l'Europe méridionale) et à renforcer une certaine vision du monde voire, du même coup, cette conception monolithique de la modernité que son ouvrage dénonce justement en partie.

Malgré cela, cependant, il me semble que l'argument principal du livre garde sa force et son actualité. Coveney rappelle d'ailleurs en conclusion son objectif principal : « L'examen de la nutrition entrepris dans ces pages permet de voir ce qu'elle est vraiment : une façon de gouverner les choix alimentaires qui situe les individus dans un champ de savoir en vue d'objectifs explicites, et, en même temps, leur fournit un moyen de se constituer en sujets éthiques en déchiffrant leurs plaisirs et leurs satisfactions » (p. 161). En d'autres termes, si l'ajournement du plaisir au nom d'une volonté transcendente inébranlable est d'abord apparu dans le protestantisme ascétique né des Lumières, cette morale est maintenant fermement installée dans le champ de la nutrition (par exemple dans les thèmes de recherche abordés, le type de population visé par les campagnes d'éducation, les recommandations écrites pour le grand public, etc.). L'approche éthique implicite au discours nutritionnel acquiert une importance nouvelle (et une certaine urgence) au regard de l'abondance et du choix modernes (et des maladies qu'on y associe maintenant, comme l'obésité), mais elle place quasiment la responsabilité des répercussions de l'abondance sur les seules épaules de l'individu. L'ouvrage de Coveney ne remet pas en cause les nombreuses bonnes intentions ayant présidé au développement et à la prolifération du discours nutritionnel, mais il pose de vraies questions sur l'ampleur de ses conséquences pour les individus modernes, qui finissent par se percevoir comme des corps objectifiés par une science abstraite et des âmes soumises au jugement d'une éthique ascétique, alors que, au bout du compte, ils sont trop peu armés pour pouvoir être à la hauteur de l'une ou l'autre de ces exigences.

Bibliographie

BELASCO, Warren : *Appetite for Change: How the Counter Culture Took on the Food Industry, 1966-1988*, Ithaca, Cornell University Press, 1989.

COREIL, Jeannine. et LEVIN, Jeffrey : "A critique of the life style concept in public health education", *International Quarterly of Community Health Education*, 1984, 5, p. 103-114.

FOUCAULT, Michel : *The Order of Things: An Archeology of the Human Sciences*, Bristol, Tavistock, 1982. *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

FOUCAULT, Michel : « On the geneology of ethics: an overview of work in progress », in : RABINOW Paul (éd.), *The Foucault Reader*, Harmondsworth, Penguin, 1986. FOUCAULT, Michel : « À propos de la généalogie de l'éthique : un aperçu du travail en cours », entretien avec Hubert L. Dreyfus et Paul Rabinow, in : DREYFUS Hubert L. et RABINOW Paul, *Michel Foucault. Un parcours philosophique. Au-delà de l'objectivité et de la subjectivité*, traduit de l'anglais par Fabienne Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 1984 (Bibliothèque des

sciences humaines).

FOUCAULT, Michel : *The Archeology of Knowledge*, Londres, Routledge, 1992.
L'Archéologie du savoir, Paris, Gallimard, 1969.

GERMOV, John et WILLIAMS, Lauren (dir.), *A Sociology of Food and Nutrition : The Social Appetite*, Oxford, Oxford University Press, 2004.

JULIER, A. : « The Political Economy of Obesity: The Fat Pay All », in : COUNIHAN, CAROLE et VAN ESTERIK, PANNY (éd.) : *Food Culture: A Reader* (Second Edition), New York et Londres, Routledge, 2008.

LEVENSTEIN, Harvey : *Revolution at the Table: The Transformation of the American Diet*, New York, Oxford University Press, 1988.

LEVENSTEIN, Harvey : *Paradox of Plenty: A Social History of Eating in Modern America*, New York, Oxford University Press, 1993.

LUPTON, Deborah : *Food, the Body and the Self*, Londres, Sage Publications, 1996.

McHOUL, Alec : « Discourse » in ASHER R. E. (éd.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*, Oxford, Pergamon Press, 1994, p. 940-949.

ROSE, Nikolas : *Governing the Soul: The Shaping of the Private Self*, Londres, Routledge, 1990.

SHAPIRO, Laura : *Perfection Salad: Women and Cooking at the Turn of the Century*, New York, Henry Holt and Company, 1986.